

Pierre Drogi

Fiction : défense et consolation ?

« Faisons comme si » : tel est le ressort de la fiction, sa formule qui instaure un espace entre choses et mots, entre auteur et lecteur – un interstice.

Et ce « comme si » *effectue* quelque chose en nous. Comme si la fiction révélait au mieux le lien indissoluble et sous-jacent qui porte notre humanité commune.

Au IX^e siècle de notre ère, à Bagdad, l'auteur de *Sindbad le Marin* imagine un festin où le dénommé Sindbad, héros du livre, invite un simple porteur, Hindbad – à une lettre près, le même – à s'asseoir à sa droite.

Au cours de ce Banquet, le fortuné marchand comble de dons le misérable porteur : pas seulement de nourritures et de vin, mais d'histoires, symboliques, toutes tissées de fiction. Et il offre, après chacun de ses sept récits, chaque jour, pendant une semaine, un sac de pièces d'or.

Ce qui se raconte au fil des jours concerne une fraternité qui s'étendrait aux deux moitiés du monde ; on ne l'obtiendra que lors du dernier voyage, en traversant la terre.

Mais dès le prologue, l'auteur semble nous inviter, lecteurs chargés de nos soucis, à déposer ces derniers devant sa porte. Il nous incite à pénétrer de plain-pied dans son paradis de paroles, décrit comme un jardin merveilleux fût-il aussi le lieu du récit de nos tribulations – en laissant nos fardeaux au-dehors. Des domestiques se chargeront d'acheminer les paquets à leur destination, à présent sans notre aide ! Le texte de fiction, palais de papier, fait ainsi tomber en son sein les discriminations du monde.

Il rétablit, dans le creux du livre et durant tout le temps de la lecture, une justice *en effet* ; ou *mise en acte*. Cette dernière corrige ou soigne le monde, en une Utopie « réelle ». Et sa portée, tout le temps de la lecture, est efficace.

Si néanmoins le prologue d'une autre version des *Mille et Une Nuits* semble interdire au lecteur plébéien de franchir son seuil, ou même le presse de déguerpir, peut-être est-ce pour qu'il faille « à plus haut sens interpréter » et comprendre : que tout lecteur entrant ici sera traité en roi, fût-il esclave...

« *Que tous les hommes généreux, les seigneurs vertueux et glorieux le sachent, le but de ce livre exquis et passionnant est d'instruire. [...] Il s'adresse aux Grands de ce monde...* » (*Les Mille et Une Nuits*, édition de Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel, folio classique, Paris, 1991)

À des romanciers qui désespèrent d'agir par leurs écrits, et qui considèrent le roman comme un genre qui exclurait et a toujours exclu les sans-parole, répondre ceci : depuis les plus anciennes époques où on la trouve écrite, la fiction installe, entre celui qui lit (ou écoute lire) et celui qui écrit, un lien fraternel obombré par le livre.

La fiction scelle alors une relation spécifique entre auteur et lecteur, à hauteur d'homme. Elle se porte garante d'une *humanité* dont elle se fait l'abri, ou l'anticipation. Pour utopique (en nul autre lieu que le livre) qu'elle puisse paraître, elle établit son acte. Modifier le monde, non, elle ne le peut – mais rectifier la relation, et la faire éprouver hors des stéréotypes.

« *Qui donc, mieux que le livre, écrit Jâhiz en ce même IX^e siècle, est, à la fois, médecin et nomade, byzantin et hindou, persan et grec, éternel et engendré, mortel et immortel ? Qu'est-ce qui pourrait, comme lui, être l'alpha et l'oméga, le trop et le pas assez, le caché et l'apparent, le témoin et l'absent, l'éminent et le humble, le consistant et l'inconsistant, la forme et son contraire, le genre et son opposé ?*

*Allons plus loin, quand donc as-tu vu un jardin transportable dans une manche, un verger disposé sur une tablette de pierre, un être qui parle à la place des morts et qui est l'interprète des vivants, un familier qui ne consent à dormir qu'après que tu as, toi-même, succombé au sommeil, un être qui ne parle que selon tes désirs, est plus muet qu'une tombe, garde les secrets mieux que le plus discret des secrétaires ? » (Jâhiz, 777-869, Prologue du *Livre des animaux*, in *Le Cadi et la Mouche*, anthologie, trad. de Lakhdar Souami, Sindbad, Paris, 1988)*

Oui, la fiction est sorcière, en magie blanche ! Elle se fait pourvoyeuse d'humanité parce qu'elle permet à chacun de sortir des identités assignées, de se mettre hors de soi et « dans la peau d'un autre » : d'entrer en dialogue.

Peut-être faut-il accompagner seulement les lecteurs jusqu'au seuil. Leur rappeler qu'ils sont Grands...

Qu'ils sont « *les Grands* » du monde...

Pierre Drogi, né à Metz en 1961, est enseignant. A publié des poèmes, des essais, des traductions (du roumain). Il a été directeur de programme au Collège international de Philosophie. Derniers ouvrages : *Le Chansonnier*, poèmes (La Lettre volée, 2014), et très récemment *Du sein de la fiction*, essai (Passage d'encre - collection Traces, 2015), consacré aux pouvoirs effectifs ou supposés de cette dernière.